

## Associée correspondante (1839-1866)

Originaire de Nancy, où elle est née le 10 février 1786, dans le quartier de la cathédrale, elle est fille de Pierre Petitpain, cirier, et de Marguerite-Élisabeth Jeanmaire. Elle a perdu son père alors qu'elle était encore très jeune et sa mère s'est remariée à un fabricant de tabac, Claude-Arnould Wouters, qui lui a donné deux autres filles. Élise, qui avait la fibre pédagogique, s'est occupée de leur instruction. Plus tard, elle est allée en Allemagne comme préceptrice. À son retour à Nancy, elle a été présentée à l'impératrice Joséphine, qui a sans doute facilité son mariage avec Jacques Philippe Voïart, un veuf nettement plus âgé qu'elle, qui avait déjà deux enfants. Elle s'est spécialement occupée de l'éducation de sa belle-fille, qui, après son mariage, est devenue célèbre sous le nom d'Amable Tastu. Jacques Philippe Voïart, qui avait été administrateur des subsistances militaires, possédait une certaine fortune, mais il l'a perdue dans des spéculations hasardeuses. C'est alors, en 1811, que les époux Voïart ont quitté Paris pour Choisy-le-Roi et qu'Élise a commencé vers 1816 à écrire, pour faire vivre le ménage, d'abord des traductions de l'Allemand Auguste Lafontaine, puis des romans de plus en plus personnels, d'un féminisme de bon aloi et d'une moralité irréprochable.

C'est donc une « femme de lettres », qui vit de sa plume. Son chef d'œuvre est sans doute la série de six romans intitulée *la Femme ou les six amours*, où elle célèbre les diverses formes d'amour dont les femmes font preuve, dans différents états : mère, fille, sœur, épouse, religieuse, amie. Chacun de ces petits romans est placé dans un cadre historique et géographique retracé avec soin et pour lequel elle se documente dans les bibliothèques. Elle fait parvenir à Soyer-Willemet, avec une lettre du 4 août 1827, « la première livraison de l'ouvrage que je viens de publier sur les plus douces et les plus touchantes affections de mon sexe ». C'est à la bibliothèque qu'elle l'adresse et l'académie ne semble pas en avoir eu connaissance. Il s'agit d'une démarche intéressée : lorsqu'elle écrit des nouvelles reprenant le thème de vieilles légendes lorraines et lorsqu'elle songe à écrire une vie romancée de Jacques Callot, elle entre à nouveau en contact avec le bibliothécaire, puis avec l'académie.

Elle désire consulter les fonds dans lesquels elle peut puiser son inspiration régionaliste et pour intéresser le public lorrain à ses livres, elle brigue une recommandation académique qui la fera connaître. Plus tard, dès 1840, elle va essayer de profiter de sa qualité d'académicienne pour obtenir l'impression gratuite de son *Jacques Callot* par l'Imprimerie nationale. Nommée associée correspondante en même temps que son mari, le 7 mars 1839, elle n'a jamais siégé avec les académiciens, pour des raisons de convenances, même lorsque, devenue veuve, en 1842, elle est revenue vivre à Nancy avec sa fille. Mais cela ne veut pas dire qu'elle n'ait pas eu des contacts avec certains d'entre eux, qu'elle avait autrefois reçus à Choisy, comme



Constance Mayer (1774-1821)  
Portrait de Madame Élise Voïart (1821)  
Nancy, Musée des Beaux-arts (Cliché Claude Philippot)

Soyer-Willemet, Haldat et sans doute aussi Guerrier de Dumast. Dans la dernière partie de sa vie, elle a surtout écrit des ouvrages d'édification pour la jeunesse, avec la bénédiction des autorités religieuses. Elle est morte à Nancy le 22 janvier 1866. [Jean-Claude Bonnefont]

Louis BENOIT, *Éloge de Madame Élise Voïart*, discours de réception du 27 mai 1869, *Mémoires de l'Académie de Stanislas* (1868), p. cxliv-clxvii; Jean-Claude BONNEFONT, « Élise Voïart, première femme admise à l'Académie de Stanislas (1785-1866), *Mémoires de l'Académie de Stanislas* (Année 2015-2016), 8<sup>e</sup> série, tome XXX, p. 153-174 ; Michel CAFFIER, *Dictionnaire des littératures de Lorraine*, Éditions Serpenoise, 2003, vol. 2, 1018-1019 ; Nicole CADENE, « Élise Voïart, une femme de lettres romantique, de la lumière à l'ombre », in François LE GUENNEC, *Femmes des Lumières et de l'ombre ; un premier féminisme (1774-1830)*, Orléans, 2011, p. 163-172 ; J.-B. GINDRE DE MANCY, « Madame Élise Voïart », *Mémoires de l'Académie de Stanislas* (1868), p. 306-334 ; *L'Espérance. Courrier de Nancy* (23 janvier 1866) ; Mathilde LEVEQUE, « Élise Voïart, petit écrivain modèle », *Cahiers séguriens* (2010), p. 64-71.